

Nous sommes tous



des "Voleurs de bicyclette"

L'AUTEUR DU FILM DOIT-IL POSER DES PROBLÈMES OU LES RÉSOUDRE ?

UN ouvrier en chômage obtient de coller les affiches municipales à condition de posséder un vélo. Sa femme porte au mont-de-piété sa dernière paire de draps pour retirer la bicyclette de son mari. Dès le premier matin notre homme, qui a enfin trouvé du travail, applique au mur sa première affiche quand un voleur saute sur la bicyclette et disparaît. Pendant deux jours nous recherchons avec la victime l'indispensable instrument de travail. Avec lui nous nous heurtons à une société incapable de résoudre un problème aussi simple en apparence. Par une affreuse ironie nous fouillons avec lui le marché où des centaines de bicyclettes sont à vendre, dont une seule suffirait pour assurer la vie de toute une famille.

Cet ouvrier ne trouve de secours ni dans le syndicat occupé à entendre les discours de ses orateurs, ni dans la police au moment où le voleur est retrouvé parce qu'on n'a pas de preuve. A la fin, obsédé, il cède à la tentation de voler une bicyclette garée aux abords d'un stade. Il est pris sous les yeux de son fils. Il est relâché. Et nous le quittons, marchant sur le trottoir, perdu dans la foule du dimanche soir, serrant nerveusement la main de son enfant et pleurant silencieusement, sans espoir.

On a reproché à ce film d'être négatif et de n'apporter aucune solution à la misère qu'il expose. Ce grief non fondé est intéressant parce qu'il nous permet de préciser le rôle des auteurs du film. La société dans laquelle nous vivons est si complexe et a atteint de telles dimensions que tout tient à tout et il est radicalement impossible à un homme de résoudre à lui tout seul le moindre petit problème social. Un artiste peut encore débrider seul une plaie particulière de cette société et nous en faire découvrir les contours et la profondeur. Ici, de Sica prend un cas banal : un ouvrier à qui on a volé sa bicyclette, et il le mène avec beaucoup d'habileté devant tous ceux qui devraient ou qui prétendent apporter une solution à son angoisse. Mais si de Sica

avait eu l'ambition de nous donner la solution il aurait été sans doute à la fois téméraire et primaire.

Le rôle du metteur en scène est ici de poser devant ses 30 millions de spectateurs un problème et la société tout entière doit réfléchir pour trouver la réponse. Le cinéma est appelé dans le corps social à jouer le rôle de la douleur dans notre hygiène physique. Il attire l'attention de la conscience collective sur un point névralgique. Tous les spécialistes alertés par ce cri se penchent alors sur le mal pour établir un diagnostic et proposer les remèdes qui relèvent de leur compétence.

De Sica conduit son ouvrier jusque dans une église où des organisateurs de soupe populaire drainent les misérables de la ville en leur promettant un bon repas. Cette charité-aumône où se mêlent bien des illusions mondaines et un paternalisme inconscient n'est pas la véritable réponse adéquate que le catholique, au nom de son propre idéal, doit apporter à la question posée par l'auteur du film. Mais c'est aux chrétiens qui prennent conscience, devant ce spectacle, de leurs déficiences et de leurs infidélités, c'est à eux de trouver dans leur foi ce que de Sica ne saurait inventer à leur place. Depuis M. de Gasperi jusqu'au dernier agent de Rome, depuis l'évêque jusqu'au sacristain, tout le monde a son mot à dire pour faire disparaître un mal, dont le metteur en scène seul ne peut découvrir tous les remèdes.

Dans les monastères, les religieux tiennent régulièrement ce qu'on appelle « le chapitre ». Chacun doit y évoquer les manquements aux règles de vie sociale qu'il a pu remarquer chez ses frères, afin de les aider à devenir des saints. Le cinéma sera un immense chapitre mondial où les incroyants eux-mêmes aident les croyants à être plus fidèles à Dieu et où les chrétiens au lieu de crier au blasphème doivent être les premiers à donner l'exemple de la modestie en acceptant la correction fraternelle.

Fr. PICHARD.